

« L'Archéologie du savoir » : la dimension critique

Alexandre Serres,

Maître de Conférences en Sciences de l'Information et de la Communication,
Co-responsable URFIST de Rennes, membre du CERSIC

Avertissement : ce texte est celui d'une communication faite au CERSIC le 27 mai 2004, remanié et enrichi.

En avant-propos et pour inciter à la lecture de « l'Archéologie du savoir », voici quelques extraits, témoins de la radicalité et de l'étendue de la critique foucauldienne des « discours », ainsi que de la profonde honnêteté du discours foucauldien lui-même, « *si incertain encore* ».

Critique de la continuité...

« Ces formes préalables de continuité, toutes ces synthèses qu'on ne problématise pas et qu'on laisse valoir de plein droit, il faut donc les tenir en suspens. Non point, certes, les récuser définitivement, mais secouer la quiétude avec laquelle on les accepte ; montrer qu'elles ne vont pas de soi, qu'elles sont toujours l'effet d'une construction dont il s'agit de connaître les règles et de contrôler les justifications ; définir à quelles conditions et en vue de quelles analyses certaines sont légitimes ; indiquer celles qui, de toute façon, ne peuvent plus être admises. »

(p. 37)

Critique de la linéarité des discours...

« L'archéologie n'entreprend pas de traiter comme simultané ce qui se donne comme successif ; elle n'essaie pas de figer le temps et de substituer à son flux d'événements des corrélations qui dessinent une figure immobile. Ce qu'elle met en suspens, c'est le thème que la succession est un absolu : un enchaînement premier et indissociable auquel le discours serait soumis par la loi de sa finitude ; c'est aussi le thème qu'il n'y a dans le discours qu'une seule forme et qu'un seul niveau de succession. A ces thèmes, elle substitue des analyses qui font apparaître à la fois les diverses formes de succession qui se superposent dans le discours (et par formes, il ne faut pas entendre simplement les rythmes ou les causes, mais bien les séries elles-mêmes), et la manière dont s'articulent les successions ainsi spécifiées. Au lieu de suivre le fil d'un calendrier originaire, par rapport auquel on établirait la chronologie des événements successifs ou simultanés, celle des processus courts ou durables, celle des phénomènes instantanés et des permanences, on essaie de montrer comment il peut y avoir succession, et à quels niveaux différents on trouve des successions distinctes. Il faut donc, pour constituer une histoire archéologique du discours, se délivrer de deux modèles qui ont, longtemps sans doute, imposé leur image : le modèle linéaire de la parole (et pour une part au moins de l'écriture) où tous les événements se succèdent les uns aux autres, sauf effet de coïncidence et de superposition ; et le modèle du flux de conscience dont le présent s'échappe toujours à lui-même dans l'ouverture de l'avenir et dans la rétention du passé. Aussi paradoxal que ce soit, les formations discursives n'ont pas le même modèle d'historicité que le cours de la conscience ou la linéarité du langage. Le discours, tel du moins qu'il est analysé par l'archéologie, c'est-à-dire au niveau de sa positivité, ce n'est pas une conscience venant loger son projet dans la forme externe du langage ; ce n'est pas une langue, plus un sujet pour la parler. C'est une pratique qui a ses formes propres d'enchaînement et de succession. »

(p. 220-221)

Critique du sujet...

« On renoncera donc à voir dans le discours un phénomène d'expression – la traduction verbale d'une synthèse opérée par ailleurs ; on y cherchera plutôt un champ de régularité pour diverses positions de subjectivité. Le discours, ainsi conçu, n'est pas la manifestation, majestueusement déroulée, d'un sujet qui pense, qui connaît, et qui le dit : c'est au contraire un ensemble où peuvent se déterminer la dispersion du sujet et sa discontinuité avec lui-même. Il est un espace d'extériorité où se déploie un réseau d'emplacements distincts. »
(p.74)

Sortie de la linguistique... ?

« La sagacité des commentateurs ne s'y est pas trompée : d'une analyse comme celle que j'entreprends, les **mots** sont aussi délibérément absents que les **choses** elles-mêmes ; pas plus de description d'un vocabulaire que de recours à la plénitude vivante de l'expérience. On ne revient pas à l'en deçà du discours – là où rien n'a encore été dit et où les choses, à peine, pointent dans une lumière grise ; on ne passe pas au-delà pour retrouver les formes qu'il a disposées et laissées derrière lui ; on se maintient, on essaie de se maintenir au niveau du discours lui-même. Puisqu'il faut parfois mettre des points sur les iota des absences pourtant les plus manifestes, je dirai que dans toutes ces recherches où je suis encore si peu avancé, je voudrais montrer que les « discours », tels qu'on peut les entendre, tels qu'on peut les lire dans leur forme de textes, ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre, un pur et simple entrecroisement de choses et de mots : trame obscure des choses, chaîne manifeste, visible et colorée des mots ; je voudrais montrer que le discours n'est pas une mince surface de contact, ou d'affrontement, entre une réalité et une langue, l'intrication d'un lexique et d'une expérience ; je voudrais montrer sur des exemples précis, qu'en analysant les discours eux-mêmes, on voit se desserrer l'étreinte apparemment si forte des mots et des choses, et se dégager un ensemble de règles propres à la pratique discursive. (...) Tâche qui consiste à ne pas – à ne plus – traiter les discours comme des ensembles de signes (d'éléments signifiants renvoyant à des contenus ou à des représentations) mais comme des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent. »
(p. 66-67)

Critique... de la critique

« De là, la manière précautionneuse, boitillante de ce texte : à chaque instant, il prend distance, établit ses mesures de part et d'autre, tâtonne vers ses limites, se cogne sur ce qu'il ne veut pas dire, creuse des fossés pour définir son propre chemin. A chaque instant, il dénonce la confusion possible. Il décline son identité, non sans dire au préalable : je ne suis ni ceci ni cela. Ce n'est pas critique, la plupart du temps ; ce n'est point manière de dire que tout le monde s'est trompé à droite et à gauche. C'est définir un emplacement singulier par l'extériorité de ses voisinages ; c'est – plutôt que de vouloir réduire les autres au silence, en prétendant que leur propos est vain – essayer de définir cet espace blanc d'où je parle, et qui prend forme lentement dans un discours que je sens si précaire, si incertain encore. »
(p. 27)

Pourquoi « l'Archéologie du savoir » nous intéresse-t-il particulièrement ? Pourquoi ce « livre de méthode », publié il y a plus de trente cinq ans, est-il toujours d'une grande actualité ? En quoi est-il peut-être l'ouvrage de Foucault le plus utile aux Sciences de l'Information et de la Communication ?

On peut relever une double dimension (et par conséquent un double intérêt), dans cet ouvrage majeur de Foucault :

- une dimension critique : celle des remises en cause, des critiques épistémologiques, des renoncements à plusieurs présupposés. Bien que tous ses livres aient été conçus par Foucault comme des bombes, « *pour qu'on puisse passer, pour qu'on puisse avancer, pour qu'on puisse faire tomber les murs* »¹ et que « l'Archéologie du savoir » ne soit sans doute pas, à cette aune, le plus « explosif », il ouvre néanmoins de larges brèches dans un certain nombre de « murailles épistémiques » ;

- une dimension constructive, avec la formulation nouvelle d'un certain nombre de concepts transversaux et la redéfinition des notions de discours, d'énoncé, de document, d'archive, d'événement...

Au risque d'une coupure artificielle et réductrice entre ces deux aspects, inextricablement liés, seul le premier sera traité ici, en essayant de montrer l'intérêt des remises en question de Foucault, du point de vue des Sciences de l'Information et de la Communication.

Brève présentation bio- et biblio- graphique du livre

Il est toujours intéressant et utile de situer un livre dans le double cours, biographique et théorique, qui l'a vu naître.

A quel moment de la vie de Foucault se situe « l'Archéologie » ?

Ce livre a été écrit lors du séjour de Foucault en Tunisie, en 1966-68. Après l'étonnant succès des « Mots et les choses » en 1966, Foucault, alors en poste à Clermont-Ferrand et en attente d'un poste à Paris, accepte la proposition de Jean Wahl de venir le remplacer à Tunis. Il est détaché pour trois ans et enseigne la philosophie à la Faculté des Lettres et sciences humaines de Tunis, de septembre 1966 à l'automne 68. Ce séjour tunisien est important dans sa vie, notamment parce qu'il assiste à la révolte des étudiants tunisiens du printemps 67, durement réprimée, révolte qui l'a beaucoup marqué : « *une expérience impressionnante* », « *une véritable expérience politique* », dans laquelle il discernera plus tard le fil conducteur de tous ces travaux : la question du pouvoir, ou plutôt la manière dont le pouvoir est exercé, dit-il dans l'entretien avec Trombadori². C'est dans ce contexte politique agité qu'il écrit « L'Archéologie du savoir », sur un thème et une problématique qui paraissent à mille lieues des mouvements étudiants d'alors (mais qui nourriront les ouvrages plus « contestataires » des années suivantes). Le livre sera publié début 69, après son retour en France.

Quelle place dans l'oeuvre de Foucault ?

On sait que Foucault distinguait dans son oeuvre deux sortes de livres : les livres « d'exploration » (« Histoire de la folie », « Naissance de la clinique »...), dans lesquels il « expérimente » une méthode d'analyse (« *je suis un expérimentateur et non un théoricien* ») sur un objet, et les livres de « méthode » (« Les Mots et les choses »), dans lesquels il revient sur la méthode suivie, qu'il cherche à formaliser. « L'Archéologie » appartient bien sûr à la deuxième catégorie et constitue, sur ce point, son livre de méthode le plus abouti et

1 Comme il le dit à Roger-Pol Droit, dans un entretien en juin 1975, « *Les confessions de Michel Foucault* » : « *Je suis un artificier. Je fabrique quelque chose qui sert finalement à un siège, à une guerre, à une destruction. Je ne suis pas pour la destruction, mais je suis pour qu'on puisse passer...* »

Disponible sur le web : <http://www.lepoint.fr/edito/document.html?did=149332>

2 *Dits et écrits*, 1980, p. 897. Entretien avec Michel Foucault, Ducio Trombadori, Paris, fin 1978.

probablement le plus important.

En effet, si on le situe dans l'œuvre de Foucault, « l'Archéologie » semble, sinon clore, du moins ponctuer un cycle, composé de ses trois premiers livres : « Histoire de la folie à l'âge classique », « Naissance de la clinique », « Les Mots et les choses ». Comme il l'indique dans l'Introduction à « l'Archéologie », ces trois livres dessinaient une « entreprise », que l'on peut qualifier d'épistémologique, puisqu'elle portait sur l'histoire : « *les mutations qui s'opèrent en général dans le domaine de l'histoire* », « *les méthodes, les limites, les thèmes propres à l'histoire des idées* », les « *dernières sujétions anthropologiques* »... Ressentant le besoin de « donner cohérence » à ses précédents travaux, mais aussi de répondre aux critiques, très violentes, portées contre « les Mots et les choses » (qu'il considérait par ailleurs comme un « livre marginal »), Foucault cherche, dans « l'Archéologie », à faire le point sur son projet d'analyser les discours scientifiques, en dehors des cadres traditionnels de l'histoire des idées et des sciences, mais aussi hors des méthodes structuralistes, dont il se démarque alors clairement.

Quel est le projet de « l'Archéologie du savoir » ?

Foucault s'inscrit délibérément et avec force dans le champ de l'histoire, et plus particulièrement de l'histoire des idées. Contre ceux qui l'accusent d'occulter l'histoire, il répondra d'ailleurs : « *Me faire passer pour celui qui nie l'histoire est vraiment plaisant. Je ne fais que de l'histoire.* »³ A l'appui de cette affirmation du caractère historien de son œuvre, on peut également citer cet hommage de Paul Veyne : « *Foucault est l'historien à l'état pur : tout est historique, l'histoire est entièrement explicable et il faut évacuer tous les mots en isme.* » (souligné par l'auteur)⁴. Pour autant, « l'Archéologie » n'est pas un livre d'histoire mais bien d'épistémologie, de méthodologie historique, et son principal objet, après la remise en cause et la discussion d'un certain nombre de concepts majeurs, est l'élaboration d'une méthode de description des « discours ».

A la question théorique forte, qui sous-tend le projet du livre, à savoir la manière d'aborder les discours constituant une « discipline » (médecine, physiologie...), répond une réflexion épistémologique très élaborée, centrée sur la notion de discontinuité et sur la critique de plusieurs notions courantes. Au total, cette volonté de cohérence interne, cette entreprise auto-réflexive dans laquelle s'est lancé Foucault, comme d'habitude sans idée préconçue du résultat⁵, a abouti à la définition d'une nouvelle méthode, d'une nouvelle approche qui « révolutionne l'histoire », selon le mot de Paul Veyne.

On peut sans doute discerner un triple projet dans « l'Archéologie du savoir », sorte de fusée à trois étages :

- un projet d'ordre personnel, autoréflexif : donner une cohérence théorique rétrospective à ses trois premiers livres, en se démarquant du structuralisme ;
- un projet d'ordre épistémologique et philosophique : poursuivre et approfondir la critique du Sujet, commencée dans « les Mots et les choses », en s'attaquant à l'historicisme, « *toute conscience historique unifiante* », selon l'expression de Paolo Napoli⁶. Foucault le rappelle dans sa magnifique conclusion, où il met en scène la discussion avec ses adversaires sur son projet : il a voulu « *affranchir l'histoire de la pensée de sa sujétion transcendantale* »⁷.

3 *Op. cit.*, p. 896

4 P. Veyne, *Foucault révolutionne l'histoire*, Seuil, 1978, p. 231

5 Il précise dans l'entretien avec Trombadori : « *De sorte que le livre me transforme et transforme ce que je pense. Chaque livre transforme ce que je pensais quand je terminais le livre précédent.* »

6 Paolo Napoli, Michel Foucault et les passions de l'histoire, *Multitudes*, novembre 1993. Disponible sur : http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=537

7 M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, 1969, p. 264

- une visée méthodologique : élaborer une nouvelle méthode, à la fois immanentiste et empirique, de description des discours, centrée sur les énoncés ; ce qui nécessitera la redéfinition, parfois complexe, de différentes notions.

Penser la discontinuité

Il peut paraître réducteur de centrer la présentation de « l'Archéologie » sur sa seule dimension critique, comme si ce livre foisonnant n'était qu'une charge contre l'épistémologie « traditionnelle », comme s'il ne proposait pas également un nouvel appareillage conceptuel très riche, un autre regard sur les discours et les énoncés. Mais pour (re)construire, Foucault a dû beaucoup dé-construire, et la lecture de « l'Archéologie » ne peut faire l'économie de cette phase de démolition.

Avant de présenter ces remises en question, il faut revenir sur le thème central : « *l'introduction du discontinu dans l'histoire de la pensée* »⁸. Dès l'introduction, Foucault place les notions de continuité et discontinuité au cœur de son projet. Prenant acte des avancées de l'Ecole des Annales et de la nouvelle histoire, qui ont développé les visions de longue durée, permis de mettre à jour les longs processus souterrains, les mouvements d'accumulation, les « histoires à pente faible » selon son expression, Foucault (re)pose d'abord les nombreux problèmes méthodologiques, propres aux historiens de la longue durée : « *quelles strates faut-il isoler les unes des autres, quels types de séries instaurer ? quels critères de périodisation ?* ». Autrement dit, comment construire la durée ? Autour de quels concepts ?

Si l'histoire en général (notamment celle de l'Ecole des Annales) cherche à embrasser la continuité des longues périodes de l'histoire immobile, la permanence des structures, Foucault relève qu'à l'inverse, l'histoire des idées (qu'il s'agisse de l'histoire des sciences, de la philosophie, de la littérature) s'est déplacée plutôt vers les phénomènes de rupture, les interruptions. Il donne plusieurs exemples de cette montée en puissance de « l'incidence des interruptions » dans l'histoire des idées : les notions « d'actes et de seuils épistémologiques » chez Bachelard, qui fondent la purification des sciences, les analyses de Canguilhem sur les « déplacements et transformations » de concepts, ou sur la distinction entre les niveaux d'échelle « micro et macro » de l'histoire des sciences, ou encore l'analyse littéraire qui a délaissé l'étude des « écoles, des mouvements... » pour celle de la structure même des textes

Toute une série d'autres questions vont se poser dès lors aux historiens des idées : « *Comment spécifier les différents concepts qui permettent de penser la discontinuité (seuil, rupture, coupure, mutation, transformation) ? Par quels critères isoler les unités auxquelles on a affaire : qu'est-ce qu'une science ? Qu'est-ce qu'une œuvre ? Qu'est-ce qu'une théorie ? Qu'est-ce qu'un concept ? Qu'est-ce qu'un texte ?* »⁹

Du côté de l'histoire proprement dite, on aurait donc la continuité, les structures, le temps long, alors que du côté de l'histoire des idées domineraient le discontinu, les ruptures, l'événement. Mais loin de les opposer, Foucault montre au contraire que derrière ces deux disciplines se posent la même problématique : celle du document et de son nouveau statut pour l'histoire. En bref, l'histoire est passée d'une conception traditionnelle, selon laquelle le document, perçu comme trace lointaine d'un événement, devait être interprété en fonction de ou à partir de cet événement, à une conception nouvelle, où le document doit être interprété en quelque sorte « pour lui-même », à partir de lui-même et des événements qu'il peut contribuer à mettre à jour. « *L'histoire, dans sa forme traditionnelle, entreprenait de « mémoriser » les monuments du passé, de les transformer en documents et de faire parler des traces qui, par*

8 Catherine Chevalley, *Introduction à l'oeuvre de Michel FOUCAULT. 4. La critique du sujet fondateur : l'Archéologie du savoir (1969)*

9 M. Foucault, *op. cit.*, p. 12

elles-mêmes, souvent ne sont point verbales, ou disent autre chose que ce qu'elles disent ; de nos jours, l'histoire, c'est ce qui transforme les documents en monuments... »¹⁰.

L'École des Annales a fourni d'innombrables exemples de ce renversement de perspective sur le document, notamment avec l'histoire sérielle, qui travaille sur de longues séries de chiffres, de données de toutes sortes, et qui, à partir d'une masse documentaire retravaillée, permet de construire, de « fabriquer » de nouvelles périodisations, de faire émerger de nouveaux événements.

D'où l'importance cruciale de la réflexion sur les notions de document, d'événement, de durée...

Les quatre « renoncements » de Foucault

Mais pour pouvoir penser la discontinuité et les problèmes théoriques qu'elle pose, il faut déplacer un certain nombre d'obstacles, faire sauter (pour reprendre la métaphore de l'artificier qui lui était chère) plusieurs présupposés et notions bien établis. On peut relever au moins quatre notions qui font l'objet de ce « travail négatif », posé comme préalable par Foucault, dans le premier chapitre. Ces « renoncements » sont les suivants :

- tout d'abord un ensemble de notions habituelles, liées au thème de la continuité
- ensuite les découpages familiers entre les types de discours
- deux unités incontestées, celles du livre et de l'oeuvre.
- enfin deux thèmes, étroitement liés, dans la conception habituelle des discours : l'origine et le non-dit.

En les reprenant un par un, nous tâcherons de pointer les leçons de ces renoncements, possibles pour une histoire des innovations ou des médias.

Les notions de la continuité

Le premier renoncement auquel invite Foucault concerne les notions qui déclinent le thème de la continuité.

La première est la notion de **tradition**, qui « *permet de repenser la dispersion de l'histoire dans la forme du Même* », qui réduit les différences et permet « *d'isoler les nouveautés sur un fond de permanence* ». Une nouveauté, une innovation, une invention ne deviennent des événements saillants que sur la toile de fond des traditions, de la permanence. Dans l'épistémologie « classique » de l'histoire, la notion de tradition renvoie les explications de l'innovation, de la singularité, à des manifestations du génie individuel, aux facteurs purement individuels. La prégnance de la notion de tradition place la quête des origines à la base de toute analyse des discours, fondée sur l'opposition entre continuité et discontinuité, et elle contribue à développer une vision « linéaire » des processus d'innovation ou des discours, dont l'histoire se déroulerait à partir d'une origine unique, lointaine...

Il nous faut aussi renoncer à la notion d'**influence**, qui permet de « *référer à un processus d'allure causale les phénomènes de ressemblance et ou de répétition* », de « *lier, à distance ou à travers le temps, des unités définies comme individus, oeuvres, théories...* ».¹¹ La notion d'influence est un présupposé tenace, généralisé, passe-partout, également assujéti à une conception linéaire et causale des choses. Tel événement, tel fait, tel discours s'expliquant par l'influence, discrète ou ouverte, de tel ou tel acteur ou discours. La critique que fait Foucault de la notion d'influence intéresse directement les SIC, lorsqu'il dit qu'elle « *fournit un support – trop magique pour pouvoir être bien analysé – aux faits de transmission et de communication.* »¹² (c'est nous qui soulignons). On retrouve ici une nouvelle forme de critique de la « problématique des effets », qui a longtemps dominé la sociologie des médias et

¹⁰ *Ibid.*, p. 14-15

¹¹ *Ibid.*, p. 32

¹² *Ibid.*, p. 32

continue toujours de nourrir la vision courante de la télévision.

Foucault invite également à remettre en cause les notions de **développement et d'évolution** : « *elles permettent le regroupement d'une succession d'événements dispersés, en les rapportant à un seul principe organisateur* ». A travers ces notions s'exprime la recherche d'un principe de cohérence, l'idée de maîtrise d'un temps homogène. On peut voir là, entre autres, une critique indirecte du modèle « diffusionniste » de l'innovation¹³, dominé par une vision « évolutionniste » des innovations techniques.

Enfin ces notions de la continuité comprennent celles de « **mentalité** » ou **d'esprit**, qui établissent « une communauté de sens » pour une époque, entre différents phénomènes, symboles, etc.

Le point commun de toutes ces notions, ces « synthèses toutes faites », que récuse Foucault, est de survaloriser l'homogénéité là où il faudrait plutôt chercher l'hétérogène, de céder à la facilité des explications trop générales, là où il conviendrait d'éprouver la réalité et la validité de ces liens posés *a priori*.

En bref, le postulat de Foucault consiste à abandonner toutes ces notions habituelles de la continuité, pour ne considérer que des « *populations d'événements dispersés* ». Se manifeste ici un parti pris de l'hétérogénéité, proche de celui de Deleuze ou de Bruno Latour, dans cette volonté de sortir des ensembles ou des notions déjà prêtes, des unités constituées...

Quelle leçon de cette remise en cause dans les recherches en SIC ? On peut tenter de prendre l'exemple des recherches actuelles sur les discours autour d'internet et des TIC, pour lesquelles une problématique, inspirée de « l'Archéologie du savoir », inviterait à ne pas opposer les discours du « changement » à ceux de la continuité, en risquant de refaire une « querelle des Anciens et des Modernes » ; à ne pas chercher les influences, directes ou secrètes, sur tel ou tel type de discours, mais à considérer plutôt les places, les liens, les interactions, les similarités et les dissemblances entre différents énoncés ; à ne pas rabattre l'essor d'Internet et des réseaux, ou des « discours sur »... à un « imaginaire » unique, posé comme une entité abstraite, monolithique. Une utilisation attentive des renoncements aux notions de la continuité irait à l'encontre d'un certain nombre d'approches courantes, voire dominantes, concernant Internet et les technologies numériques, notamment de toutes les conceptions « essentialistes » des techniques.

Les découpages des discours

Un autre refus concerne celui des « découpages », des groupements ou des distinctions des « grands types de discours » : la littérature, la philosophie, les sciences...

Pour Foucault, ces découpages correspondent à des catégories récentes, non pertinentes pour d'autres époques : par exemple « la littérature » ou « la politique » n'étaient pas des catégories au Moyen Age... Ces découpages institutionnalisés sont toujours des « *catégories réflexives, des principes de classement, des règles normatives...* »¹⁴, c'est-à-dire des « faits de discours », devant être analysés comme tels.

Cette remise en cause des grands classements de discours en catégories, en disciplines paraissant solidement établies, peut sembler aujourd'hui évidente, notamment après vingt années de travaux sur la constitution sociale des sciences et des techniques. Mais ce « renoncement » critique proposé par Foucault reste toujours précieux, comme antidote à des

13 Le modèle de la diffusion, élaboré par Everett Rogers dans les années 40-60, proposait une vision positiviste de l'innovation technique, fondée sur l'idée d'une diffusion progressive d'un nouvel objet technique selon le degré de résistance de la société ; ce modèle de l'innovation, dont les présupposés étaient proches de ceux de la sociologie fonctionnaliste des médias (conception linéaire de la communication, survalorisation de l'émetteur ou de l'objet technique, dualisme social/technique...) reste encore très prégnant dans la vision courante des innovations.

14 M. Foucault, *op. cit.*, p. 33

réifications trop rapides, des « institutionnalisations » hâtives de discours, dont on finit par perdre de vue le caractère construit et surtout historiquement daté. Par cette critique, Foucault nous invite à garder une démarche auto-réflexive, critique, vis-à-vis de toute étude de discours, considéré comme un genre ou une catégorie établie. On peut voir aujourd'hui les manifestations de cette tendance au « découpage des discours » à travers des expressions, courantes en Information-Communication, comme « le discours des médias », « le discours d'Internet », « le discours de la communication »... Autant de nouvelles constructions globalisantes, enfermant la diversité des énoncés dans une seule catégorie de discours, et dont le caractère construit (par les médias, par les chercheurs...) finit par s'effacer derrière les fausses évidences¹⁵.

Les « unités immédiates » du livre et de l'oeuvre

Le troisième refus prend une résonance particulière pour tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui aux supports de lecture et à la lecture elle-même : il s'agit de la remise en question des « unités les plus immédiates », le livre et l'oeuvre. Après l'unité des discours, Foucault s'en prend à celle du livre, pourtant incontestable au premier regard. De fait, il existe une apparence très forte de l'unité du livre et de l'oeuvre, « individualisation matérielle » d'abord, qui fait du livre un objet précis, reconnaissable entre tous, ayant un début et une fin, un objet possédant une valeur économique, de même que l'unité d'une oeuvre se définit par son attribution à un auteur.

Mais pour Foucault, l'unité matérielle du livre reste secondaire au regard de « l'unité discursive », *i.e.* du genre discursif, qui distingue un roman d'un livre de cuisine ou d'un essai. Et à son tour, cette « unité discursive », qui permet habituellement d'individualiser à la fois ce que les documentalistes appellent « genres documentaires » (romans, thèses, poèmes...) et les oeuvres matérielles d'auteurs différents, n'est pas non plus homogène ; un livre est toujours pris dans un « système de renvois à d'autres livres, d'autres textes... », il est un « noeud dans un réseau » et « les marges d'un livre ne sont jamais nettes »¹⁶, dès qu'on l'interroge.

Il est intéressant de retrouver ici chez Foucault la même conception « réticulaire » du livre, développée chez d'autres philosophes, comme Deleuze et Derrida ; mais il est encore plus frappant de voir les similitudes, ou plutôt les résonances avec d'autres approches hypertextuelles du livre, qu'il s'agisse d'approches bien antérieures à Foucault, comme celle développée dans les années 30 par le fondateur de la documentation, Paul Otlet ou, fait particulièrement intéressant à relever, qu'il s'agisse de conceptions développées au même moment, de l'autre côté de l'Atlantique, par les chercheurs américains travaillant sur la notion d'hypertexte. Il existe en effet une étonnante simultanéité, dans les années 60, dans la remise en cause de la vision traditionnelle, « unitaire », du livre, entre d'une part « l'élite » des penseurs français (Foucault, Barthes, Derrida, Deleuze...) et d'autre part quelques ingénieurs et chercheurs américains (comme Ted Nelson¹⁷, Engelbart¹⁸), deux mondes très éloignés, qui ne se connaissent pas et qui constituent aujourd'hui une double référence pour appréhender les problématiques de l'hypertexte et des mutations du livre sous les conditions du numérique. Car si l'unité du livre était déjà remise en cause dans sa forme imprimée classique, cette unité a volé en éclat avec la numérisation généralisée, qui oblige à repenser les catégories de livre et

15 Ainsi « le discours d'Internet » devient-il parfois une sorte de nouvelle réalité prétendument « objective », que l'on pourrait étudier comme telle, constituée de l'ensemble des énoncés, pourtant extrêmement hétérogènes, tenus sur le développement d'Internet ou par ses acteurs.

16 *Op. cit.*, p. 34

17 Inventeur du terme « hypertext » en 1963 et promoteur du projet d'hypertexte Xanadu

18 Célèbre chercheur en informatique des années 60, inventeur des interfaces et de la souris et également à l'origine du premier système hypertexte.

de document¹⁹.

Quant à l'unité apparente de l'œuvre, elle est également problématique pour Foucault : quelles sont les limites de l'œuvre d'un auteur, quel est le statut de ses diverses productions, jusqu'à quel point peut-on définir une œuvre par la même « fonction d'expression » qu'elle est censée représenter ? Pour Foucault, « *l'œuvre ne peut être considérée ni comme unité immédiate, ni comme une unité certaine, ni comme une unité homogène* »²⁰.

Notons, là encore, la prescience de Foucault, à l'heure des écritures collectives et en réseau, qui dissolvent dans le numérique l'unité déjà bien fragile de l'œuvre.

Mais indépendamment du caractère prémonitoire des remarques de Foucault sur l'unité du livre et de l'œuvre, auxquelles il faudrait ajouter la remise en cause de l'auteur²¹, il faut relever l'effet déstabilisant de la conception foucauldienne sur le lecteur : d'une part, comment ne pas voir la singularité profonde, sinon l'unicité, de l'œuvre même de Foucault, comme de celle de tout grand penseur ? D'autre part, comment appliquer à son œuvre même la méthode d'analyse qu'il préconise ? Peut-on faire une « lecture foucauldienne de Foucault », comme le demande Roger Chartier²² ?

Les deux thèmes de l'origine et du non-dit des discours

Enfin, cette critique des présupposés de la continuité s'achève par une profonde remise en cause de deux motifs, récurrents et reliés, de l'histoire des idées : la présence de l'origine et le non-dit des discours.

Le premier thème concerne l'idée courante selon laquelle tout discours pourrait se rapporter à une origine lointaine, secrète... (« *au-delà de tout commencement apparent, il y a toujours une origine secrète* »), qu'il s'agirait de découvrir, « *à travers la naïveté des chronologies* ».²³

Cette présence de l'origine aboutit à la négation de la nouveauté radicale, de l'irruption d'un événement dans sa singularité, puisque tout n'est plus que déroulement, continuation, répétition d'un discours « originaire ». Roger Chartier rend très bien compte de cette idée : « *La catégorie (i.e. d'origine) masque, tout à la fois, la discontinuité radicale des surgissements et les discordances qui séparent les différentes séries de discours ou de pratiques. Lorsqu'elle succombe à la « chimère de l'origine », l'histoire charrie plusieurs présupposés : que chaque moment historique est une totalité homogène, dotée d'une signification unique, exprimée dans chacune des formes qui la réalisent ; que le devenir historique est organisé comme une continuité idéale et nécessaire ; que les faits s'enchaînent dans une série ininterrompue de causalités.* »²⁴

Au présupposé de l'origine secrète, quasi insaisissable, fait face celui de la présence du « déjà-dit » dans les discours : il s'agit ici de l'idée selon laquelle « *tout discours manifesterait déjà secrètement sur un déjà-dit* », un déjà-dit qui serait en fait un jamais dit ou un non-dit : « *le discours manifesterait ne serait en fin de compte que la présence répressive de ce*

19 Voir notamment les travaux actuels du réseau de recherche pluridisciplinaire RTP-Doc, sur le document numérique. Disponible sur : <<http://rtp-doc.enssib.fr/>>

20 *Op. cit.*, p. 36

21 Dans un texte célèbre « *Qu'est-ce qu'un auteur ?* », prononcé pour une conférence, à la même époque que la publication de « *l'Archéologie du savoir* », en 1969.

22 Roger Chartier, Vu par un historien. Au bord de la falaise. In Dossier : Regards sur Michel Foucault, *Le Monde des livres*, 30 septembre 1994, p. 10

23 *Op. cit.*, p. 36

24 Roger Chartier, *ibid.*

qu'il ne dit pas »²⁵

Ce thème du non-dit est particulièrement prégnant, non seulement dans toute l'herméneutique (dont il constitue l'un des fondements) mais aussi dans les théories de l'aliénation (ou de la libération), les approches idéologiques, qui mettent constamment l'accent sur l'implicite, le sens caché, le « non-dit » des discours : dans cette optique, les discours, notamment ceux des « possédants », disent toujours autre chose que ce qu'ils disent, et il faut aller chercher leur véritable sens derrière l'apparence des mots²⁶.

Quelles sont les conséquences de ces deux « thèmes » sur l'analyse historique des discours ? Pour Foucault, celle-ci n'est plus qu'une « *quête des origines* », et elle est « *vouée à être interprétation ou écoute d'un déjà-dit, qui serait en même temps un non-dit* ». C'est pourquoi il est nécessaire, pour lui, de renoncer à toutes ces « *formes préalables de continuité* », pour « *accueillir chaque moment du discours dans son irruption d'événement* », et traiter le discours « *dans le jeu de son instance* ».

On peut faire ici trois brèves remarques sur cette critique de la notion d'origine :

- elle est la plus radicale de toutes et la plus difficile à admettre ;
- Foucault rejoint (ou plutôt annonce) un « collègue invisible » de penseurs immanentistes, remettant également en cause l'idée d'origine ;
- la généralisation de ce renoncement à certains domaines de l'histoire, comme l'histoire des techniques, pose problème.

Reprenons rapidement chacun de ces trois points.

Le renoncement à la notion d'origine est le plus difficile et le plus coûteux : la quête des origines de tout phénomène (historique, économique, médiatique, technique, philosophique...) constitue un réflexe et une opération mentale tellement ancrés en nous, tellement familiers qu'il est quasiment impossible de s'en détacher totalement. Cette recherche de l'origine se trouve, d'une certaine manière, au fondement de l'histoire, en tant que projet d'élucidation des causes premières de tout événement, établissement de successions de faits reliés par des liens de causalité²⁷. La notion d'origine nous structure littéralement, car elle s'appuie sur la catégorie de causalité. Or celle-ci est un véritable paradigme de la pensée occidentale, elle est au centre de notre mode d'appréhension du réel, ainsi que le rappelle François Jullien : « *Il paraît impossible de mettre en question la validité absolue de cette appréhension causale tant qu'on demeure à l'intérieur de la tradition propre à l'Occident. Tant cette légitimité s'y est constituée en évidence et lui a servi de fondement logique : la causalité est une loi générale de l'entendement, nous dit Kant, établie a priori.* »²⁸. Comment renoncer dès lors à cette « quête des origines » et de la causalité ? Sortir des origines revient ici à penser contre soi.

Une deuxième brève remarque sur l'approche de Foucault : il n'est pas seul dans cette critique radicale de l'origine. On trouve également ce type de remise en cause chez au moins trois penseurs, assez proche de Foucault comme Deleuze, ou un peu plus éloignés, comme Michel Serres et Bruno Latour.

Chez Deleuze²⁹, dont on connaît les liens profonds avec Foucault, le célèbre modèle philosophique du « rhizome » nous fait également sortir de la pensée des origines. N'ayant ni

25 *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 36

26 On peut relever un exemple de cette prégnance actuelle des postures du « dévoilement », avec le récent débat sur le projet de Constitution européenne, soumis à certaines lectures et interprétations cherchant systématiquement le « non-dit » derrière la surface des énoncés.

27 Voir, par exemple, dans le champ des SIC, la cybernétique considérée comme l'origine, quasi-unique, du discours actuel de la communication.

28 F. Jullien, *La Propension des choses. Pour une histoire de l'efficacité en Chine*, Seuil, 1992, p. 195

29 G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Minuit, 1980

début ni fin, « *poussant par le milieu* », composé d'innombrables éléments hétérogènes et de points de couplage fluctuants, le rhizome deleuzien représente une sorte de modèle théorique, ou plutôt d'approche du monde, où les catégories de causalité et d'origine ne sont plus pertinentes.

On trouve un autre questionnement de la notion d'origine chez Michel Serres qui, remontant « *aux origines de la géométrie* », en a montré l'extraordinaire dispersion, à l'image des innombrables filets et ruissellements qui peu à peu constituent la source d'une rivière, qu'il décrit ainsi : « *Le bassin en question collecte ou recrute les innombrables filets imperceptibles d'eau venus de la montagne, des prés ou des glaciers avoisinants, arborescence tellement fine, complexe et enchevêtrée qu'elle ne donnerait pas naissance à un écoulement continu sans l'existence, justement, de ce bassin de recueil. Il marque le seuil de la percolation, dont le statut et la construction résolvent le paradoxe facile et naïf de l'origine. Tout se passe comme si la source était une condition qui ne fonctionne comme un premier amont, que par une contradiction dans sa propre définition, puisqu'elle se pose ou se construit en un dernier aval. Limite entre ces deux règnes, l'origine inverse les lois de régime.* »³⁰

Enfin, il faut citer le courant de pensée de Latour et Callon. Préférant les descriptions de réseaux aux explications causales, Latour et Callon n'ont pas cessé de combattre l'illusion d'une origine unique, absolue des innovations scientifiques et techniques. Là où Foucault cherche à faire éclater les « *cadres unitaires* », les « *synthèses toutes faites* » pour ne considérer que des « *populations d'événements dispersés* », les sociologues de l'Ecole des Mines, non seulement prolongent l'entreprise de suppression des coupures et des délimitations familières (entre « la » nature, « la » société, « la » technique), mais surtout remplacent la notion d'origine par celle de traduction : il n'existe que des « associations », des « épreuves de force » qui permettent d'éprouver la réalité d'un phénomène, des interconnexions entre acteurs et actants. Il ne peut donc plus y avoir de point unique d'origine, puisque le concepteur même d'une invention ne fait que cristalliser, associer, relier différents éléments (matériels, discursifs, etc.) pour les éprouver dans de nouvelles configurations. La proximité des approches entre Foucault et Latour est d'ailleurs assez frappante, sur de nombreux autres points.

Si la remise en cause de la notion d'origine « secrète et lointaine », dans l'analyse des discours, s'avère très stimulante et heuristiquement féconde (par exemple dans les recherches en Information-Communication), la question de la pertinence de cet abandon de l'origine dans d'autres domaines, ou de sa généralisation, reste néanmoins posée : par exemple dans l'étude historique des objets techniques, qui relèvent d'autres régimes de développement que les discours et les énoncés. Il faudrait ici faire, autour de cette question de l'origine, une lecture croisée de deux approches : celle de Foucault sur les discours et celles de Simondon et Leroi-Gourhan sur les objets techniques. Car aussi bien le philosophe des techniques que l'anthropologue ont magistralement montré, avec le concept de « processus de concrétisation », chez Simondon, et la notion de « tendance technique », chez Leroi-Gourhan, l'existence de lignées techniques, que l'on peut remonter jusqu'à des origines assez précisément identifiées. Sans pouvoir développer ici cette question complexe de l'histoire des objets techniques (ou plutôt de l'épistémologie de cette histoire), on peut simplement faire cette remarque : si les « discours » n'ont pas une origine lointaine, secrète, unique..., peut-on en dire autant des objets techniques ? Peut-on renoncer à la notion d'un agencement technique, d'un outil originel, se développant selon des conditions complexes et souvent discontinues, mais toujours autour d'un principe, d'un schème originel (cf l'histoire du moteur à explosion ou de l'ordinateur) ? Que l'on mette en exergue la multiplicité des origines et des

30 M. Serres, *Les Origines de la géométrie*, Flammarion, 1993, p. 44

facteurs concourant à une innovation technique d'importance ne change finalement pas la question, concernant les objets et les lignées techniques.

Il faut peut-être faire preuve d'une certaine prudence dans la généralisation de la critique de la notion d'origine, faite par Foucault à propos de l'analyse des discours.

Leçons et actualité de la critique foucauldienne

Rejet des découpages et des classements *a priori*, postulat de l'hétérogénéité des discours, conception de ceux-ci comme des « événements » à appréhender dans leur singularité, approche « empirique » des discours et des énoncés, qu'il s'agit d'analyser pour ce qu'ils disent réellement, sans chercher de sens caché, ni d'origine lointaine, remise en cause des notions et des frontières du livre et de l'œuvre... : de tous ces « renoncements » émerge une autre conception, dont la radicalité s'est à peine émoussée depuis trente ans, une conception, que l'on peut qualifier d'immanentiste, et qui porte à la fois sur l'histoire, la définition des discours, la méthode d'analyse de ceux-ci, le livre, l'œuvre et le document.

Ainsi la conception immanentiste de l'histoire se lit-elle, non seulement dans la remise en cause des continuités au bénéfice des discontinuités, mais surtout dans la critique du sujet, de la souveraineté du sujet, et dans le primat de la relation. Comme l'indique avec justesse Catherine Chevalley, « *l'Archéologie du savoir représente une étape essentielle de ce processus (celui consistant à « se débarrasser de la souveraineté du sujet classique »), celle qui permet de faire éclater simultanément la conscience transcendantale et le temps historique traditionnel* ». En renonçant aux catégories de la continuité, Foucault remet de fait en cause l'idée de progrès linéaire, de conscience historique unifiée, de totalisation intelligible des événements. Paul Veyne ne dit pas autre chose, lorsqu'il affirme : « *Foucault résolut la difficulté par une philosophie nietzschéenne du primat de la relation : les choses n'existent que par relation (...) et la détermination de cette relation est leur explication même* ».

Si l'approche de « l'Archéologie du savoir » a beaucoup intéressé les historiens³¹, dont Paul Veyne au premier chef, elle a également servi de « trousse à outils », selon le vœu exprimé par Foucault pour l'usage de ses différents livres, aux linguistes et aux spécialistes de l'analyse du discours, comme le montre Dominique Maingueneau : « *En s'appuyant sur « l'Archéologie », sur les théories de l'énonciation linguistique et la pragmatique, on peut repenser tout un ensemble de pratiques et de notions immémoriales qui dominent encore notre approche des textes* ».³²

Enfin, en développant cette conception immanentiste des discours et des énoncés, appréhendés dans leur « positivité », leur singularité, leurs relations, Foucault annonce, avec vingt ou trente ans d'avance, une bonne part des approches actuelles des textes et des énoncés dans la sociologie des sciences et des techniques. Car on ne peut s'empêcher de faire le lien entre la conception foucauldienne de l'histoire et des discours et l'approche de la sociologie de la traduction de Bruno Latour et Michel Callon. Sans voir des « influences » ou des « origines » (ce qui contredirait le propos même de « l'Archéologie du savoir » !), on est frappé par les nombreuses analogies, par les points de couplage, par certains liens, sinon de complicité du moins de proximité intellectuelle et épistémologique, parfois par les convergences entre l'approche de Foucault et celle des sociologues de l'innovation. Par exemple sur la conception réticulaire des textes : « *un texte scientifique constitue un dispositif qui établit des branchements et des connexions de toutes sortes avec d'autres textes et d'autres*

31 Voir aussi Paolo Napoli, Michel Foucault et les passions de l'histoire. In *Multitudes*, novembre 1993

32 Dominique Maingueneau, *Archéologie et analyse du discours*, p. 4

inscriptions littéraires », nous dit Callon³³. Ou bien sur l'approche des énoncés en tant qu'événements discursifs, à appréhender dans leur singularité et à replacer dans leur réseau d'acteurs et d'actants, selon la méthodologie propre à la sociologie de la traduction.

Même s'il existe par ailleurs des dissemblances et des divergences assez grandes entre les deux approches, il semble y avoir un « substrat » théorique commun, que l'on pourrait peut-être résumer par ce « primat de la relation », dont parle Paul Veyne. Curieusement, ce fonds commun n'a jamais été revendiqué par Latour et Callon, qui citent très rarement Foucault³⁴.

A l'appui de ce rapprochement, nous citerons ces deux phrases fortes, qui semblent se répondre : « *Le principe général de Foucault est : toute forme est un composé de rapports de forces.* »³⁵, dit Deleuze, dans son « Foucault ». A quoi fait écho cette proposition de Latour dans « Irréductions » : « *Toute forme est l'état d'une épreuve de forces, que celles-ci déforment, transforment, informent ou performent.* »³⁶

Mais ne tomberions-nous pas nous-mêmes dans le piège des « ressemblances et des processions » que dénonce Foucault, lorsqu'il dit : « *Quant à la ressemblance entre deux ou plusieurs formulations qui se suivent, elle pose à son tour toute une série de problèmes. En quel sens et selon quels critères peut-on affirmer : « ceci a été déjà dit » ; « on trouve déjà la même chose dans tel texte » ; « cette proposition est déjà fort proche de celle-là », etc. ? (...) Que deux énonciations soient exactement identiques, qu'elles soient faites des mêmes mots utilisés dans le même sens, n'autorise pas, on le sait, à les identifier absolument.* »³⁷ ?

Cette actualité théorique de « l'Archéologie du savoir » se double d'une actualité « technique », si l'on peut dire. Car cette approche immanentiste des discours et des énoncés s'incarne aujourd'hui dans un certain nombre d'outils et de techniques d'analyse et de cartographie de l'information, et elle est devenue l'un des modes d'approche privilégiés des textes, des traces et des corpus numérisés, pour lesquels il est d'abord question de faire émerger les notions et thèmes prégnants (avec les techniques de clustérisation), d'identifier des acteurs, des réseaux, des regroupements de termes (avec les outils de cartographie), etc.

Il restera peut-être à faire un jour, pour les futurs historiens des idées, la « description archéologique » des « discours » immanentistes (foucauldien, deleuzien, latourélien et autres), à établir la régularité des énoncés immanentistes, à montrer comment la même notion (par exemple celle de « composé et de rapport de forces ») occupe un rôle et une place différente dans les différents discours, etc. Gageons que, dans cette archéologie de la « formation discursive » de l'immanence, « l'Archéologie du savoir » figurera en bonne place, non comme point d'origine absolue, mais comme l'une des étoiles les plus brillantes de cette constellation.

33 M. Callon, Réseaux technico-économiques et irréversibilités, p. 199. In BOYER, Robert, CHAVANCE, Bernard, GODARD, Olivier (sous la dir.). *Les Figures de l'irréversibilité en économie*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1991.

34 Un rapide examen des bibliographies d'une vingtaine d'ouvrages et d'articles de Latour et Callon montre une seule référence à Foucault, concernant seulement « *Surveiller et punir* » (dans « *Les Microbes* », « *La science en action* » et « *Éléments pour une sociologie de la traduction* »)

35 G. Deleuze, *Foucault*, Ed. de Minuit, 1986, p. 131

36 B. Latour, *Irréductions*, Métailié, 1984, p. 178

37 *L'Archéologie du savoir*, op. cit., p. 186-187

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages

CALLON, Michel. Réseaux technico-économiques et irréversibilités. In BOYER, Robert, CHAVANCE, Bernard, GODARD, Olivier (sous la dir.). *Les Figures de l'irréversibilité en économie*. Paris : Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1991. p. 195-230

DELEUZE, Gilles. *Foucault*. Paris : Editions de Minuit, 1986. Un nouvel archiviste (« L'archéologie du savoir »), p. 11-30 (« Critique »)

DROIT, Roger-Pol. *Michel Foucault, entretiens*. Paris : Odile Jacob, 2004. « Je suis un artificier », p. 91-136. Disponible également en ligne : « *Les confessions de Michel Foucault* ». In Le Point. Disponible sur : <http://www.lepoint.fr/edito/document.html?did=149332>

ERIBON, Didier. *Michel Foucault (1926-1984)*. Paris : Flammarion, 1991. 418 p. (Champs)

FOUCAULT, Michel. *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969. 275 p. (NRF ; Bibliothèque des Sciences humaines)

FOUCAULT, Michel. *Dits et écrits, 1980-1988*. Paris : Gallimard, 1994. Entretien avec Michel Foucault, p. 860-914.

LATOURETTE, Bruno. Irréductions. In *Les Microbes. Guerre et paix*. Paris : Métailié, 1984.

VEYNE, Paul. Foucault révolutionne l'histoire. In *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Seuil, 1978. p. 201-242. (Points ; Histoire)

Textes en ligne

Atelier en Empirisme Radical. *Foucault (sur le livre de Deleuze)*. Montréal : Université de Québec, AER, dernière mise à jour le 6 décembre 2003. Disponible sur : <http://www.cite.uqam.ca/magnan/wiki/pmwiki.php/AER/FouCault>

CHEVALLEY, Catherine. *Introduction à l'oeuvre de Michel FOUCAULT. 4. La critique du sujet fondateur : l'Archéologie du savoir (1969)*. Tours : Université François Rabelais, 2001. Cours en ligne. Disponible sur : <http://www.univ-tours.fr/ash/polycop/philo/chevalley/foucault/04.htm>

DOSSE, François. La nouvelle histoire. 4 L'histoire sérielle. In ADPF. *Histoire et historiens en France depuis 1945*. Paris : ADPF-publications, dernière modification le 12 janvier 2004. Disponible sur : <<http://www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/histoire/nouvelle04.html>>

Encyclopaedia Universalis. *Michel Foucault*. Encyclopaedia Universalis, 1995. Disponible sur : <http://philippe.gournay.free.fr/figures/foucault.html>

LE HUENEN, Roland. Note de lecture sur « Les stratégies textuelles de Michel Foucault. Un enjeu de vérité. » de Frances Fortier. *University of Toronto Quarterly*, vol. 69, n° 1, hiver 1999-2000. Disponible sur : <http://www.utpjournals.com/jour.ihtml?p=product/utq/691/foucault141.html>

MAGGIORI, Robert, PERROT, Michelle. Foucault. In *Libération. Les auteurs de nos 25 ans. 1984*. Disponible sur : <http://www.liberation.com/livres/25ans/foucault.html>

MAINGUENEAU, Dominique. *Archéologie et analyse du discours*. Communication à une table ronde sur Foucault, 6^{ème} Conférence internationale de Pragmatique, 23 juillet 1998 (Reims). [en ligne]. Juin 2005. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Maingueneau_Archeologie.html

NAPOLI, Paolo. Michel Foucault et les passions de l'histoire. In *Multitudes*, novembre 1993. Disponible sur : http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=537